Coulisses
Revue de théâtre

15 | Hiver 1997
Varia

La Cerisaie d'Anton Tchekhov

Par le théâtre Sfumato de Sofia

Serge Rolet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/5134>

DOI : 10.4000/coulisses.5134

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 61-62

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Serge Rolet, « *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov », *Coulisses* [En ligne], 15 | Hiver 1997, mis en ligne le 26 avril 2019, consulté le 29 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/5134> ; DOI : 10.4000/coulisses.5134

Ce document a été généré automatiquement le 29 octobre 2019.

Coulisses

La Cerisaie d'Anton Tchekhov

Par le théâtre Sfumato de Sofia

Serge Rolet

mise en scène de Margarita Mladenova et Ivan Dobtchev
Théâtre de l'Espace (Besançon), 12 décembre 1996

Photo Bellamy

- 1 *La Cerisaie*, dans la mise en scène de Margarita Mladenova et Ivan Dobtchev est une pièce avant tout... ferroviaire. Point de verger sous les yeux des spectateurs, mais des rails, là, sous les feux de la rampe. Quand le spectacle commence, une dizaine de personnages sont disposés en ligne face à la salle : ils sont sur un quai de gare large de deux mètres. Derrière, c'est la nuit noire. Les uns dorment, les autres se disent adieu. Brusquement, quand un bruit de locomotive se fait entendre, tous saisissent leurs bagages en même temps et se figent. Mais le train ne vient pas, et chacun reprend sa

posture initiale. La répétition de ce jeu a quelque chose de mécanique.

La succession des répliques est complètement bouleversée par rapport au texte de Tchekhov : certains éléments tirés de la fin de la pièce (les adieux) voisinent avec d'autres, pris au début. Mais ce désordre n'a rien qui désoriente. Probablement le spectateur qui ne connaît pas bien l'original ne s'aperçoit-il pas de ce travail de montage : les choses ont l'air de suivre leur cours. Cette adaptation en forme de redécoupage semble le résultat d'une simple constatation : dans cette pièce encore plus que dans toutes celles que Tchekhov a écrites, l'action est réduite à presque rien. Pour peu que la vente du domaine intervienne quelque part avant la fin de la pièce, le reste peut changer de place. Mêler l'acte I à l'acte IV, intervertir l'arrivée et le départ, c'est annoncer d'emblée que jamais personne ne revivra plus à la cerisaie. L'essentiel, c'est l'entre-deux, l'hésitation de l'héroïne (retourner à Paris ?) et celles de Lopakhine (Acheter la cerisaie ? Pour la « sauver » ou pour arracher les arbres et lotir le terrain ?)

- 2 Entre la stylisation et le réalisme, M. Mladenova et I. Dobtchev choisissent franchement la première. Une surface blanche plus ou moins indéterminée forme comme l'horizon de la scène¹ ; tantôt s'y découpe l'ombre de l'antique – et fameuse – armoire de famille, tantôt y passent des nuages. Juste un fauteuil, au milieu du grand plan incliné qui occupe le centre de l'espace, et une grande table, sur la droite, derrière (sous) laquelle disparaissent quelquefois les personnages. L'ancienne chambre d'enfants est ouverte à tous les vents, abandonnée depuis trop longtemps ; il y a bien encore deux lits, sur la gauche de la scène, mais les personnages, quand ils se couchent (ils le font à tout bout de champ), préfèrent s'étendre sur un châle blanc jeté à terre, ici ou là. Pas de portes, ni de fenêtres. Les acteurs viennent directement des coulisses ; leurs déplacements désordonnés (plus d'une fois ils roulent ou glissent même sur le sol en pente) les ramènent sur la voie ferrée, restée sur l'avant-scène après le changement de décor. Mais la cerisaie, pourtant, est là : l'ombre des arbres se dessine sur le plan incliné. L'occupation de l'espace prend le pas sur le texte. Les acteurs se hâtent d'achever leur tirade, comme s'ils avaient un train à prendre. Cette vitesse d'exécution dans les paroles et les mouvements accentue l'effet comique de la pièce ; elle tient aussi l'émotion en lisière. Lopakhine prend un coup de parapluie dans l'œil, le truculent Mattias Mlékuz fait de Siméonov-Pichtchik un vrai clown, la jeune Ania se roule à terre, etc. Le public, où dominent largement les élèves des lycées, apprécie le ton donné à la pièce. Toute la salle rit quand elle découvre que l'étudiant Trofimov, qui porte depuis le début un costume sombre, est maintenant chaussé de sandales (comme un moine : allusion à sa rigueur morale et à sa pudibonderie), ou que Gaïev revient de la vente du domaine, un cabas à provisions au bout du bras.

En soulignant le côté farce de *La Cerisaie*, déjà mis en valeur par la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan, le Théâtre Sfumato a contourné certaines difficultés propres au « théâtre d'états d'âme ». Ici, les acteurs ont toujours quelque chose à faire. Leur jeu est certainement moins difficile que dans une interprétation lente, à la Stanislavski. Dans *La Cerisaie* de Mladenova et Dobtchev, pas de silences lourds de nostalgie, pas de ces « mots imperceptibles » passant sur la scène, et qui instaurent entre les personnages cette sympathie dont parle avec admiration le critique Iouri Eichenwald après la création de la pièce en 1904. Le lyrisme, la *tosca* (spleen, vague à l'âme) ne sont pas les ressorts principaux de *La Cerisaie*. Contre l'extension de la « maladie russe », Mladenova et Dobtchev utilisent la vitesse : en un peu plus d'une heure et demie, la pièce est finie. Le spectateur n'a pas eu le temps de se laisser gagner par la langueur ou le chagrin que fait naître traditionnellement le traitement grave,

tragique, du texte tchékhovien.

Cette mise en scène de M. Mladenova et I. Dobtchev établit ainsi un lien entre *La Cerisaie* et les petites pièces en un acte de Tchekhov. Finalement, pourquoi pas ? Un tel projet, en tout cas, n'est pas arbitraire. Il correspond à l'intention première, et jamais abandonnée, de Tchekhov : que la *Cerisaie* soit une comédie.

NOTES

1. Une vingtaine de minutes après le début de la pièce, la scène retrouve une profondeur habituelle : nous ne sommes plus sur un quai de gare.

AUTEURS

SERGE ROLET

Maître de conférences à l'Université de Franche-Comté